PARTAGE DE MIDI

Drame en trois actes, mélangeant plusieurs niveaux de langage, P*artage de Midi* met en scène quatre personnages en proie aux intrigues du drame de leur vie.

Sur le pont d'un paquebot, Ysé, seule femme, et trois hommes, de Ciz, son mari, Almaric, son amant et Mesa, sa passion, se rendent en Chine. Un voyage au long cours, que les flots porteront vers l'inéluctable destinée tragique des protagonistes de cette expédition. Profondément ancré dans le monde physique et matériel, le récit se transforme peu à peu en aventure mystagogique dans laquelle les personnages se métamorphosent peu à peu, en entrant dans un processus de réalisation de leur être profond que seule la passion permet de mener à son terme. Sur le pont, les quatre personnages du drame interprètent leur propre rôle, jusqu'à frôler la caricature sociale et morale mais toujours plus attirés par l'orientation symbolique que prend leur vie. Ils semblent se soumettre obscurément au désir qui les détermine. Dans ce premier acte, les comédiens, sans costumes d'apparat, ni autres artifices inutiles, débutent un huis clos symbolique dans le hall d'entrée du théâtre et parcourent l'espace de jeu auquel les spectateurs sont intégrés, assis sur des chaises basses épousant la forme de chaises longues, propices à la détente.

D'entrée de jeu, la mise en scène énonce clairement ses objectifs qui prolongent d'ailleurs le projet de François Rancillac pour le Théâtre de l'Aquarium : poursuivre le chantier réalisé par ses pairs et rendre le théâtre au public et toujours plus accessible. Entre une mise en espace qui s'offre au public comme une volonté affirmée de démocratiser le théâtre et ses codes, et une interprétation qui bascule davantage dans un vaudeville elliptique que dans une véritable comédie de moeurs, le voyage claudelien vogue paisiblement vers sa destination, mais ne gagne pas en puissance pour enchaîner sur l'acte II où, quelques jours après le débarquement à Hong-Kong, dans un cimetière, Ysé et Mesa se déclarent leur passion dans un grand duo d'une puissance lyrique qui emprunte autant de citations à Pierre Loti qu'aux Evangiles. Le public est invité à retrouver cette troublante parenté avec les amours adultères de David et de Bethsabée, dans la grande salle du théâtre où le dispositif scénique présente un cercle de terre, au centre duquel Ysé et Mesa s'épanchent, pendant que de Ciz hésite à risquer sa vie dans un voyage où l'attirent des affaires lucratives mais dangereuses. Le propos prend dès lors une dimension tragique, et le vers devient plus fort, profondément ancré dans un mysticisme ravageur que les comédiens peinent à rendre crédible, se livrant à un échange exalté dans lequel les corps semblent se mêler, tentent d'exprimer cette passion survoltée où comme le dit Claudel « l*a chair désire contre l'esprit* ».

Dans un tumulte bruyant, une insurrection qui menace les Européens du Sud de la Chine, transpose l'action vers l'inéluctable fin, celle de la proposition essentielle du drame : « *la cause de l'esprit qui désire contre la chair* » est maintenant plaidée « *dans toute son atrocité* » et « *jusqu'à épuisement du dossier* ». Le public est invité à rejoindre la petite salle du théâtre en passant par un long couloir bruyant et couvert, de part et d'autre, de tissus maculés laissant transparaître l'horreur du contexte insurrectionnel dans lequel l'histoire trouve sa fin. Plongés dans une semi-obscurité, Ysé et Almaric se retrouvent et c'est l'heure de faire le point. On entend au loin les pleurs de l'enfant qu'Ysé a eu avec Mesa. Assise à côté d'une table, éclairée par deux bougies, repentante telle la Madeleine de Georges de La Tour, Ysé fait le point sur sa liaison passée, mortifère mais flamboyante. Le silence invite à la méditation, mais l'entrée de Mesa met un terme à cette quête intérieure par des reproches qu'Almaric stoppe par une altercation qui blesse l'amant, laissé seul à terre et s'adressant à Dieu en un monologue familier mais sublime.

Un voyage en terre connue

Antoine Caubet a optimisé l'espace du Théâtre de l'Aquarium de manière ambitieuse et volontariste. Le voyage claudelien évoqué dans la note d'intention du metteur en scène est bien réel, trop sans doute. Mais c'est un pari réussi pour cette oeuvre complexe et souvent difficile pour un public novice. Antoine Caubet montre une parfaite maîtrise de la langue de Paul Claudel en respectant toutes les strates du récit avec intelligence, simplicité et générosité. Il invite le public à participer à un voyage initiatique et méditatif dont la scénographie, faite de guingois en apparence, restitue toute la teneur. Fidèle à ses engagements, la mise en scène porte le texte à un niveau de compréhension tout particulièrement accessible et relativement aisée, confortant les comédiens dans un jeu de la pureté, de la réflexion et de l'engagement. Trois espaces pour trois actes, le temps passe bien vite avant de se retrouver dans les abîmes morbides de la chute du récit. Malgré une distribution inégale et des comédiens qui se situent à la périphérie de la psychologie de leur personnage, les répliques s'enchaînent aisément, trop peut-être, et l'ennui s'installe bien vite. Aucune émotion, incarnation réelle de la chair et de l'esprit, les comédiens tentent en vain de croire ou de nous faire croire à ce voyage auquel ils participent. Mais la scénographie fait illusion et sauve la mise et entre les chaises basses, donnant l'impression de voguer sur les flots en compagnie des protagonistes de *Partage de Midi*, l'aire de jeu circulaire plongée dans l'obscurité, le train fantôme qui permet d'accéder à la petite salle pour le final, la route est bien longue pour se rendre à Hong-Kong.

Une partition écrite en vers libres, présentant une unité respiratoire, musicale, intelligible et émotive parfaitement respectée mais dont l'interprétation doit gagner en maturité pour aller jusqu'au bout de ses engagements. **Bruno Deslot**